

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 235—SAMEDI, 3 NOVEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme

LE CONCOURS DE BEAUTE, A SPA



Mlle ANGÈLE DEDROSA (2^e prix)



Mlle MARTHE SOUCABET (1^{er} prix)



Mlle ALGA NADIASKA (4^e prix)



Mme MARIE STEVENS (3^e prix)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 NOVEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par G. Désaulniers.—Notre-Dame, par l'Alouette de Notre-Dame.—Nos morts, par Reine.—Une peur, par Hector Malot.—Nos gravures.—Connaissances utiles.—Choses et autres.—Récréations.—Feuilletons.

Gravures : Le concours de beauté, à Spa (Belgique).—Le jour des morts en Alsace.—Une peur.—Feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le cinquante-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'Octobre), aura lieu SAMEDI, le 3 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



SURSUM CORDA !

Voilà une bien jolie maxime qui renferme, à mon point de vue, un grand sens de vérité.

Sursum corda !

En haut les cœurs ! En haut les intelligences ! En haut les aspirations !

C'est-à-dire, laissons la terre à terre pour nous élever dans une atmosphère plus pure, plus limpide, plus idéale.

Ne soyons pas comme la bête qui penche perpétuellement le cou vers le sol, incapable de mettre sa carcasse automatique au diapason des beautés morales de la nature.

Notre société traverse actuellement une crise. La lutte s'ouvre. L'élément canadien-français a besoin de rassembler toutes ses forces. A cette heure où chaque citoyen est appelé à descendre dans l'arène, il a besoin que sa conscience et sa raison soient sûrement guidées. L'indifférence nous envahit de tous côtés, sachons réagir.

Tous les jours j'entends dire qu'une nouvelle association vient de se former. Ici c'est un club où l'on fera de la boxe, entre deux parties de cartes ; là ce sont des *steeple chase*, des courses à pied, à la raquette ; on dépense des sommes énormes pour organiser un carnaval, élever un palais de glace.

Toute l'énergie dont nos citoyens sont si fiers se perd en équipée folle, pour ne pas dire coupable.

Et quand tout cela est fait, on se croise les bras et l'on se croit un peuple pratique, un peuple industriel, un peuple qui va de l'avant.

Eh bien ! moi, si les choses continuent ainsi, je suis d'avis que nous sommes un peuple qui va de l'arrière, et qu'on aura, dans un avenir qui n'est pas loin, atrophié chez nous tout sentiment de noblesse et tout sentiment de l'art.

. Oh ! l'art. Voilà la dernière chose à laquelle on semble penser. Parlez d'art à quelqu'un, il vous répondra que c'est du surcroît à l'usage d'un petit nombre. Non l'art n'est pas aristocratique et c'est une bien fautive idée que de ne pas le croire accessible à tous. En effet l'art est essentiellement humain, car si son principe dérive d'une source plus haute, personne ne niera " que le goût, le sens de la beauté, ne soit l'un des caractères constitutifs de l'homme au même titre que le sens moral ou le sentiment religieux, et s'il existe quelques âmes fermées à cette révélation du beau, elles sont sans doute aussi rares que celles à qui la nature a refusé la conscience. "

C'est une impiété que de laisser le peuple croupir dans l'ignorance des notions supérieures, c'est fermer la porte à toutes les aspirations nobles qui sont chez lui à l'état de germe ; c'est lui interdire l'accès de la vérité et de la beauté.

Dans ces conditions là, les pures émanations de la poésie, cet enthousiasme dont le vol hardi ne s'arrête que dans les plus hautes sphères de l'idéal, ces saintes jouissances que procure l'imagination sont pour lui un luxe inutile, quand ils ne sont pas un objet dont on doit rire.

Privé de ce développement qui lui donnerait une juste idée de la dignité humaine, et en conséquence de la sienne propre, les ailes rasées, condamné par la force des événements à tourner dans le même cercle vicieux, vous verrez ce peuple—et chacun de nous a pu le constater dans ces derniers temps—préférer au spectacle d'une des plus belles conceptions de Philopotaux, la vue stupide et brutale d'une masse informe de chair vivante que l'on exhibe sur la rue St-Laurent pour la modique somme de dix sous.

C'est écœurant, mais le fait est là, intenable.

. Et sur qui doit retomber la responsabilité de ceci ?

Il me serait facile de répondre. Il me serait facile de désigner du doigt ces hommes dont la bourse se délie pour encourager des œuvres inutiles et frivoles et qui font la sourde oreille quand on leur parle de contribuer à l'entretien de nos sociétés, littéraires et scientifiques, quand on leur demande au nom de l'art.

Mais je ne le veux pas, j'aime mieux laisser croire que nous sommes tous solidaires de cet état de choses. Voilà déjà dix ans que l'on projette la construction d'un monument national. Où est-il ?

Où est la bibliothèque publique ? Où sont les musées ?

Tout cela est encore à venir.

Par contre les clubs de raquettes, les salles de billards, les jeux de quilles ou de boules sont florissants.

Faites le tour de nos sociétés littéraires, vous n'y rencontrerez qu'un petit nombre de personnes d'élite.

Entrez dans les cafés ou les buvettes, à la bonne heure ! la compagnie ne manque pas.

Où allons-nous de ce train-là ?

A la décadence.

A la ruine.

A la disparition.

Sans doute que l'éducation que nous recevons dans nos collèges est bonne. Elle est excellente, elle est chrétienne. Mais au sortir des bancs de l'école qu'est-ce que le jeune homme rencontre dans le monde ? Rien, sinon un manque absolu de tout ce qui peut alimenter son intelligence, son cœur et son esprit.

. La semaine dernière, je me suis rendu tout exprès à l'hôtel-de-ville, pour m'assurer de l'existence de nos échevins.

J'avais des doutes, que voulez-vous.

Il m'étaient venus un beau matin, en traversant la rue Craig, convertie depuis deux mois en véritable marais. Je me disais comme cela : " Je vais aller proposer à ces messieurs de faire de la rue Craig un canal maritime "

J'ai une vague idée qu'il serait plus joli d'y

voir des gondoles vénitienes, ou même des transatlantiques que des jupes traînant dans la boue ou des petits pieds mignons noyés jusqu'à la cheville.

Et ce que je dis de la rue Craig peut s'entendre encore d'un grand nombre d'autres.

Aussi je ne désespère pas si, mes conseils sont écoutés, de voir un jour Montréal transformée en Venise et cela sans le secours de l'inondation.

. Ces ministres de l'église presbytérienne d'Amérique nous ont fait l'honneur, par le temps qui court, de s'occuper de nous.

Grand merci de la préférence. Ils ont prouvé par là que nous n'étions pas à mépriser, et nous ont donné la mesure de leur ignorance.

Ce qu'ils ont débité de sottises, c'est incroyable. Cela a couvert vingt colonnes du *Witness*.

L'Angleterre, disent-ils, n'a permis aux catholiques de pratiquer leur religion qu'en autant que les lois de la Grande-Bretagne le permettent, et, d'après eux, le clergé de la province de Québec jouit des pouvoirs qui ne lui ont pas été accordés par traités.

Le catholicisme exerce une trop grande influence par ici et cela les offusque au superlatif.

Tant mieux, messieurs, et nous nous réjouissons fort de vos contorsions, criez bien haut, si vous le voulez, mais vos excès de rage impuissante nous font lever les épaules.

Nous sommes chez nous dans la Province de Québec et ce ne sont pas des gens de votre acabit qui nous délogeront.

Quant à nous convertir, si jamais vous essayez de cette moutarde-là, tentez-le. Nous vous promettons des révélations.

M'est avis que vous feriez mieux de serrer vos rangs, avant de tacher d'éclaircir les nôtres. Vous y trouverez peut-être beaucoup de désertions et puis il n'y a rien de moins propre à la course qu'une vieille rosse écloppée.

C'est un de vos ministres, le Révd MacVicar, qui disait au sujet de l'éducation donnée par les Pères Jésuites au collège Sainte-Marie :

" Il y a quelques années, un élève du Collège Ste Marie—collège des Jésuites—fit connaître au public la méthode d'éducation employée dans cet établissement. Cet écrit n'a jamais été réfuté. "

" Complète subordination de l'élève à la volonté du maître, telle est la loi fondamentale. La règle exige le cilice appliqué à la peau des particuliers ; le fouet à nœuds avec lequel l'élève se flagelle lui-même dans la mesure prescrite ; la chaîne de fer aux pointes acérées qui produisent de religieuses blessures ; voire même la jolie punition de balayer le plancher avec un manche à balai. Voilà des faits qui devraient être connus. "

Je voudrais bien connaître le farceur qui a ainsi mystifié le naïf représentant de l'église presbytérienne.

Je lui ferais voter une pension alimentaire, par le gouvernement de Québec, pour le reste de ses jours, soit à Beauport ou à la Longue-Pointe.

De cette façon, il serait sans cesse à la disposition du Révd MacVicar.

On lui donnerait des douches en guise de cilice.

Pour moi, qui suis un ancien élève des Jésuites, et qui ai gardé dans mon cœur une profonde admiration pour mes professeurs, je passerai quelque un de ces jours au collège pour me désopiler la rate un petit brin.

On n'a pas toujours des occasions comme celle-là de se tenir les côtes.

Mais badinage à part, si ce n'était ridicule, ce serait monstrueux.

. A propos de catholicisme, je ne puis résister au désir de vous donner quelques notes biographiques sur Sa Grandeur Monseigneur Bégin, le nouveau évêque de Chicoutimi. On sait que Mgr. a été sacré évêque, dimanche dernier, dans la vieille basilique de Québec et qu'il a reçu la crose épiscopale des mains mêmes de son Eminence le Cardinal Tachereau. *L'Electeur* me fournit les renseignements suivants touchant les travaux scientifiques et théologiques du nouveau titulaire.

" En mai 1863, Son Eminence le Cardinal

Taschereau, alors supérieur du séminaire de Québec, proposait à l'abbé Bégin d'aller passer quelques années à Rome pour en revenir avec le titre de professeur de la nouvelle faculté. La proposition fut agréée, et en septembre suivant l'abbé Bégin part pour Boston en route pour Rome, avec les abbés Louis et Benjamin Paquet, comme compagnons de voyage. L'abbé Bégin fut absent pendant cinq ans et revint à Québec en juillet 1868. Il avait suivi les cours de l'Université Grégorienne au Collège Romain, qui comprenaient luthéologie dogmatique et morale, les Saintes Ecritures, l'histoire de l'Eglise, le droit canonique, l'éloquence sacrée et l'hébreu.

"Il avait reçu tous les ordres mineurs et majeurs à Rome, et avait été ordonné prêtre à la Basilique Majeure de Saint-Jean de Latran le 10 Juin 1865 des mains de Son Eminence le cardinal-vicaire Patrizi. L'année suivante, il avait réussi à obtenir les degrés de docteur en théologie. à l'Université Grégorienne. Ayant obtenu la permission de résider deux années, de 1866-67 à faire une étude spéciale de l'histoire de l'Eglise et des langues orientales : l'hébreu, le chaldéen, le syriaque et l'arabe. A Rome, il résidait au séminaire français, *Via santa Chiara*. A la suite des grandes fêtes romaines du centenaire de Saint Pierre et de la canonisation des saints en 1867, il était allé à Innsbruck, dans le Tyrol autrichien. Il avait employé chacun des étés précédents à visiter l'Italie, la Savoie, la Suisse, la Prusse, la Belgique et surtout la France, mais passa celui de 1867, à étudier la langue allemande, si riche en ouvrages savants sur l'histoire et les Saintes Ecritures. Le 30 septembre de la même année, il se rendit en Palestine afin d'acquérir, comme il le désirait depuis longtemps, une connaissance plus exacte de certains faits historiques et bibliques.

"Le 2 juin 1868, M. Bégin partit du Tyrol en route pour Québec où il arriva le 27 du même mois. Il emportait avec lui plusieurs momies égyptiennes et des curiosités archéologiques qui sont aujourd'hui au musée de l'université Laval.

"Pendant quatre ou cinq hivers, il donna plusieurs cours publics sur des questions de controverses. Ces conférences ont été publiées et forment un joli volume. En 1874, il a publié un second ouvrage intitulé : *La Sainte Ecriture et la Règle de Foi*. La même année, il publia un *Eloge de saint Thomas d'Aquin*, conférence donnée devant les révérends Pères Dominicains, de Saint-Hyacinthe."

*** * * Un souvenir de la campagne.**

En fouillant dans mes papiers, j'exhume pour les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ une pièce de poésie qui m'a été inspirée dans une circonstance mémorable, on en jugera.

Cela est intitulé : *Le nid vide*, et voici les vers :

L'arbre plonge dans le ciel bleu
Ses branches de feuilles couvertes
Dont le sol d'or et de feu
Fait miroiter les teintes vertes.

Il se dresse comme un géant
Sur un tronc aux rudes écorces.
La fauvette, au gosier d'argent,
Prélude sur ses membres torsés.

Il touche, du faite, l'azur ;
La brise, dans ses flans se palpite,
Et les grands bœufs, au sabot dur,
A son ombre trouvent un gîte.

Or, ce matin, j'avais voulu,
Eparpillant ces blanches perles,
En couleur très résolu,
Dénicher un vieux nid de merles

Dont je voyais à peine encor,
Les contours faits de roseaux souples
Et qui berce le doux trésor
D'une couvée aux frères couples.

Le nid était placé bien haut
Dans la ramure épaisse et forte,
Et le jour qui montait, très chaud,
Me faisait suer... mais qu'importe

Plein d'une juvénile ardeur,
Faisant fi de sa leiti qui flambe,
J'atteignais jusqu'à sa hauteur
M'ayant failli rompre la jambe.

Puis plus heureux que l'est un roi,
J'allonge un bras lesté, avide...
Mais jugez de mon désarroi,
Le nid de merles était vide.

Il était vide... Espoirs déçus !
Je m'en revins l'âme navrée,
Mélancolique et par dessus
Fort marri de mon équipée.

Et je songeai qu'ainsi toujours
Dans le pauvre monde où nous sommes,
Dieu se plaît à grossir le cours
Des désillusions des hommes.

G. DESAULNIERS.

NOTRE-DAME !!

"Et j'ai peur quand je vois, jouet du Tout-Puissant,
L'homme chétif et grand, plein de lumière et d'ombre,
Qui sur cet océan flotte, tournoie et sombre
Comme un faible roseau, mais un roseau pensant."



Je j'aime, chaque soir, venir me retremper dans le calme auguste et majestueux du saint temple de Dieu ! A cette heure, l'astre du jour mâle dans un prisme atténué ses rayons empourprés aux douces lumières albatrées du maître-autel, et l'effet de ces teintes lumineuses me séduit... puis le Calvaire tout embrasé... et la croix vers les cieux dressant sa cime altière, parlent à mon cœur un langage mystique et sacré. Ma pauvre âme, ballottée par l'orage du doute, s'incline et s'affaisse devant le Dieu de l'univers. Je veux croire... croire encore, croire toujours ! Il fait si bon prier ici. — (Extrait d'un journal portant date juillet 88.)

Le recueillement de ce grand silence éveille en moi des pensées grandioses, un charme rêveur se répand par tout mon être, "et la frivolité de ma nature rieuse y prend comme un reproche." Je me fais grave et, planant vers l'idéal, je songe longuement. A l'ombre de ces grands piliers ou loin de tous les regards, je cache mes ennuis, il n'est plus besoin d'arracher à mon esprit ce qui le captive et le charme, je puis être moi-même et dédaigner du monde les mesquines jouissances ; il est si doux d'échapper un instant à tout ce qui nous entoure, il est si doux de se reposer un peu du contact journalier du public, il est si doux de retoucher encore les notes d'un cœur qui se repaie !

Oublieuse de toutes prétentions personnelles, je puis sans danger me remettre des fatigues et des émotions ardentes d'un jour trop bruyant. l'écho de ces parvis sacrés ne saurait être malin, tout ici respire une sainte charité. Et quand, tourmentée par des inquiétudes malades et les tortures d'une imagination trop vive, je ne vois que du noir au fond de ma pensée, lorsqu'ennuyée de ne plus trouver que le vide et le faux dans toutes les choses qui me charmaient autrefois, j'essaie, par un sentiment plutôt raisonné qu'instinctif, à refouler les larmes qu'il ne faut pas pleurer, je viens me réfugier ici...

Notre-Dame !! asile protecteur ! sanctuaire béni ! pied-à-terre de mon âme, sans doute je t'aime pour la richesse et la splendeur de tes beautés artistiques. Je t'aime quand, aux grands jours de fêtes, revêtant tes plus brillantes tentures, l'orchestre échappe de là-haut d'enivrants accords. Harmonie ! brillants décors ! joyeuses fanfares !... vous me charmez.

Je t'aime aussi quand toute de deuil enténébrée l'airain béni jette dans ta voûte immense comme des sanglots. Les sons doux et plaintifs de tes chants Grégoriens font vibrer en moi un quelque chose qui berce comme le flot qui passe ou la brise du soir qui doucement agite. Combien de fois me suis-je attardée sur ma route pour entendre le chant du *Dies iræ* !

Mais à tout cela je préfère le repos de ta solitude... Attirée par les parfums de ton sanctuaire, les reflets assoupissants de tes lampes suspendues, les grandes ombres qui projettent partout, je viens à l'heure du repos. D'abord, à l'autel mortuaire où miroite et scintille l'Etoile du Souvenir, et saluant respectueusement mais froidement sainte Anne, vole des yeux au Sacré-Cœur où, dans un sentiment de confiance et d'épanchement indicible, je dis mes pensées, mes désirs, mes joies, mes craintes et mes déboires.

Revenant à la blanche Madone si gracieusement inclinée vers nous, je dis, dans un langage à moi, une prière qui répond à tous mes besoins, toutes les aspirations de mon cœur ; puis, par une habitude restée familière, je laisse affectueusement à l'autel du Rosaire un bonsoir amical :

..... Me voilà !

Parmi vous tous qui me lisez ce soir, en est-il un seul qui ne conserve dans un recoin de son cœur une sainte tendresse, un parfum de piété jetée là par une main chérie. Ne cherchez pas à refouler en vous l'instinct qui vous conduit à la maison de Dieu, et si, rongé par la douleur, agité par le trouble des passions, le doute vous jette au cœur comme un frisson, venez quand même, l'accent de la prière, comme un encens divin, monte et s'élève jusqu'au trône de la Reine du Ciel.

L'autel du Rosaire, si richement décoré en ces jours, est le dispensaire terrestre où la douce Madone déverse cette année, avec une prodigalité inouïe encore, toutes les grâces dont vous aurez besoin.

Hommage à qui de droit. *

P. S. — J'arrête ici et refoule les idées qui germent au bout de ma plume, car Reine, amie intime à moi, me prie de vous faire parvenir les quelques notes suivantes. J'aurais pourtant aimé à vous transporter jusqu'au faite des hautes tours de ma belle église, ou très souvent je vais chanter de ma plus belle voix

Au pied de ta belle montagne,

et tout ça ne me coûte rien de plus qu'un *merci souriant* au bon vieillard qui m'accueille avec tant d'affabilité.

La contrebande se glisse partout, comme vous voyez. En attendant, partie remise n'est pas perdue, et un de ces quatre matins je reviendrai vous dire : *Ce que je vois là-haut.*

L'ALOUETTE DE NOTRE-DAME.

NOS MORTS

Ne pleurez plus.... priez....

"La mort qui sépare
Par la mort répare
En nous réunissant."



Le ciel est sombre, les feuilles tombent et le vent fait entendre de longs gémissements

La nature entière s'affaisse, accablée d'une vague mélancolie. Les prés, les champs, les vallons sont déserts, l'oiseau n'égare plus sa joyeuse chanson, le bocage est muet.

Plus de sentiers fleuris, plus de campagnes vertes, adieu ! la belle saison, tout est fini.

Les bruits se taisent, tout est silence et paix, on n'entend plus dans les airs que des bruits d'ailes et de cordes brisées. D'un souffle mortel, la bise froide a tout emporté.

La nuit étend déjà son manteau de ténèbres, le glas funèbre gémit là-haut. C'est l'heure des tristesses amères, c'est l'heure de la prière, c'est la *veille des morts*.

Les yeux pleins de larmes, venez avec moi, soulevez le voile du tombeau, ceux dont l'image est encore présente à vos yeux, marchent dans l'ombre et réclament de vous ce soir un pieux souvenir.

Ces jours tristes et sombres ne sauraient durer... Venez prier, implorer d'un Dieu courroucé : Clémence... Pitié... Pardon... Eh ! quoi, l'adieu suprême serait-il si tôt oublié, sans qu'une voix d'un accent tendre vienne pleurer !

Pour orner l'autel mortuaire, faites chaque soir, durant ce mois, l'offrande d'une couronne rosariée.

Que l'Ange de la miséricorde, qui recueille ici-bas les sanglots et les pleurs, dirigeant son vol vers cette autre patrie, emporte sur son aile une prière, une œuvre expiatoire.

Priez ! priez toujours... auprès d'une place vide, sur une tombe, au pied d'un tabernacle.

Dieu qu'on adore et que l'on prie à genoux ouvre ses bras, déverse les flots de ses faveurs répand tes plus doux trésors et donne à ces âmes que nous avons tant aimées un rayon de ton soleil éternel.

Que le Règne de la miséricorde appaise ta justice... par pitié
Ouvre les cieux.....

Reine



LE JOUR DES MORTS EN ALSACE



UNE PEUR

NOUVELLE PAR M. HECTOR MALOT. — ILLUSTRATION DE REICHAN

Le ne faut pas discuter de la peur, nous dit Blanchon, chacun a la sienne. Telle qui est ridicule pour celui-ci, est naturelle pour celui-là. Les uns ont peur d'une lame brillante, les autres d'une peau d'animal; moi j'ai peur des bêtes à sang-froid, même des lézards et des grenouilles. Que je me promène dans les champs, que dans une vaste plaine dénudée je rencontre une mare aux bords plats sans aucune surprise possible, que des grenouilles effrayées par mon pas sautent dans l'eau paisible, me voilà secoué de la tête aux pieds comme si j'avais reçu une décharge électrique. Ceci vous expliquera comment j'ai eu, à Anvers, une terreur dont je tremble encore en la racontant.

J'étais à Anvers pour copier une seconde fois le tryptique de Quentin Metzys, *l'Ensevelissement du Christ*. Certainement, la *Descente de Croix*, *l'Assomption*, de Rubens, sont des œuvres admirables; mais au musée *l'Ensevelissement du Christ* de Metzys est d'une bien autre force que le *Christ à la Paille* de Rubens, comme les fresques de Masaccio à la chapelle des Brancacci sont au dessus des loges de Raphaël.

Mais ce n'est pas des primitifs qu'il s'agit, c'est de ma peur. Un jour que j'étais resté à travailler à ma copie jusqu'à la fermeture du musée, j'avais en sortant éprouvé le besoin de remuer les jambes et, descendant à l'Écart, j'avais suivi son quai. Il faisait sombre, l'eau des bassins deve-

nait noire, et dans cette demi-obscurité je regagnai mon auberge, située à côté du canal des brasseurs. En arrivant, je trouvai le dîner de table d'hôte fini. Il était tard, j'avais oublié l'heure dans la contemplation du doux ciel d'Anvers et de son fleuve calme qui caresse si délicatement le flanc des bateaux. Un seul voyageur, un retardataire comme moi, était dans la salle à manger. On mit nos deux couverts en face l'un de l'autre. En attaquant un premier plat refroidi à la sauce figée, j'examinai le soupeur avec la curiosité d'un peintre qui a devant soi un personnage inconnu, à l'allure pittoresque. Qui? Saltimbanque, homme civilisé, sauvage? La figure était tannée et rougeâtre, la chevelure inculte, mais l'œil énergique. Je n'étais pas à table depuis cinq minutes que mon inconnu se mit à me parler; au bout d'un quart d'heure nous bavardions comme d'ancienne connaissance. J'appris qu'il arrivait des Indes et venait à Anvers pour essayer de vendre au jardin zoologique une collection de bêtes, des panthères, des tigres, des gazelles, des serpents. Devant cette confidence, il m'échappa une question éloquentة :

— Vos bêtes sont ici avec vous ?

— Les panthères, les tigres et les gazelles à l'écurie dans leurs cages; les serpents dans ma chambre, oh! bien raisonnables, enfermés à double tour et roulés au milieu de leur caisse de voyage.

Des petits frissons me couraient déjà sur la nuque.

—Vous allez passer la nuit ici ?

—Assurément.

—Et si vos serpents s'échappent ?

—Ils dorment.

—Les yeux ouverts.

—Dame, c'est leur manière. Mais je vous réponds qu'ils ne sont pas toujours aussi terribles qu'on le croit en Europe. Je connais une jeune fille qui, là-bas, a gardé un cobra di capello toute une nuit sous son oreiller; et, vous le savez, le cobra est le serpent à sonnettes des Indes.

—L'aimable histoire !

—Elle ne s'était aperçue de rien, si ce n'est que des petits mouvements inexplicables secouaient son oreiller. Un jour, en examinant son lit, elle découvrit un bonhomme fort sage et très content, qui leva la tête pour la regarder avec reconnaissance : la plus jolie bête qu'on pût imaginer, j'en ai plusieurs; et aussi des cerastes et des crotales à votre disposition, monsieur, si vous vouliez les voir, ils en valent la peine : ça n'a qu'un poumon, ça nage sans nageoires, ça marche sans pattes et c'est orné de deux cent cinquante paires de côtes.

—Je vous remercie. Des bêtes qui n'ont qu'un poumon et deux cent cinquante paires de côtes, ça ne m'intéresse que de très loin.

—Vous en auriez peur ?

—Je vous crois ; et même je trouve criminel qu'on apporte ces bêtes dans notre pays ; elles peuvent s'échapper.

—Et la science !

—Si elles sont nécessaires à la science, que les savants aillent les étudier sur place, qu'elles ne viennent pas s'offrir aux savants dans notre pays.

Malgré moi, la conversation continua encore quelque temps sur ce sujet, et ce fut ce soir-là que j'appris qu'avant de nous engoutir tout vivant, les reptiles ont la précautionneuse coutume de nous lécher abondamment ; il paraît que ça passe mieux. J'avais froid quand je levai la séance.

Ma chambre était la dernière au bout d'un corridor. J'y montai aussitôt et, la tête pleine de histoires de la soirée, je me déshabillai lentement, non sans avoir préalablement découvert mon lit, soulevé mes rideaux, ouvert mes armoires. Pendant que je faisais mes ablutions, j'entendis du bruit dans la chambre à côté de la mienne et une voix me cria :

—Bonsoir, monsieur, j'entends que vous n'êtes pas encore couché. Dormez bien, aussi bien que moi, qui ne me suis pas mis dans un lit depuis huit jours.

L'homme aux cobra di capello !

Je fus sur le point de me rhabiller et de demander à changer de chambre. Cependant, le dégoût de me mettre dans un nouveau lit qu'on me préparerait à la hâte, la gêne, l'amour-propre d'avouer mes craintes enfantines, me retinrent. C'était trop bête et trop ridicule ; ces serpents endormis n'allaient pas traverser le mur ou descendre par la cheminée pour venir coucher avec moi. Me faisant violence, j'éteignis la bougie et gagnai mon lit, éloigné de toute la largeur de la pièce de la chambre aux serpents.

Je restai longtemps sans dormir, me tournant cent fois, nerveux, agacé de me sentir encore et malgré moi hanté par l'idée de ce voisinage. Sous la porte de communication des deux chambres dont j'avais assuré le verrou, je voyais filtrer un rayon de lumière et je redoutais le moment où il disparaîtrait. Sa bougie éteinte, mon collectionneur ne pourrait pas surveiller ses pensionnaires et il s'endormirait de ce sommeil de plomb qu'il m'avait annoncé. Elle disparut, la petite lueur, et aussi s'éteignirent les bruits de la maison... Un silence morne, une nuit noire...

Je m'endormis, mais d'un sommeil craintif et léger, d'un sommeil qui attend et qui guette. Combien de temps ai-je dormi ainsi, je ne l'ai jamais su ; une heure, deux heures peut être. Je fus tiré de cet état par un bruit qui m'arracha à l'instant aux incertitudes du réveil en sursaut. Je savais où j'étais : mes frayeurs, mon voisinage, ma répugnance à me coucher, les histoires qui m'avaient impressionné, tout me revenait en un coup. La tête libre, comme si je n'avais pas dormi, mais le cœur battant, je m'assis sur le lit et j'écoutai.

C'était un bruit extraordinaire : une sorte de

clapotement irrégulier, sourd, mat, qui cessait une seconde, puis reprenait lent ou précipité avec de temps à autre un flouc plus lourd, suivi d'un silence. J'allongeai vivement le bras vers ma table pour prendre des allumettes, je ne les trouvai pas. J'avais laissé sur la cheminée la boîte et la bougie. Je tenais mon cœur à deux mains, il sonnait trop fort ; les yeux écarquillés, je regardais.

Il faisait noir, noir comme dans un puits, et le bruit continuait maintenant un peu plus alanguiné, mais les floucs au contraire étaient plus fréquents et plus lourds. Un cri fou s'étrangla dans ma gorge : les serpents ! Mon sang s'arrêta dans mes veines. Terrifié, je voulais appeler, crier comme dans un rêve, je ne pouvais pas. Inondé de sueur froide, la mâchoire serrée, je retombai sur mon lit, étouffé d'angoisse.

Dans ma cervelle en tempête, qui cependant pensait net et voyait clair comme si elle était à un autre qu'à moi, je m'expliquais tout et je suivais les reptiles dans leurs marches. Ils s'étaient glissés sous la porte de communication, cette porte que j'avais regardée avant de m'endormir et qui laissait passer des jets de lumière larges de deux doigts ; le clapotement et les floucs, c'était le rampelement de l'animal, qui tantôt allait doucement en cherchant sa direction, tantôt se dressait et retombait avec hardiesse, ayant senti ce qui l'attirait ; le son mat de la peau visqueuse sur le carreau, je le reconnaissais, le frottement lourd d'une chair vivante, je l'entendais. Et tout à l'heure, au milieu de mon lit, des reptiles glacés, monstrueux, s'allongeraient près de mon corps que bientôt ils enlacceraient, pendant que des langues baveuses et gluantes me lécheraient le visage. Littéralement j'étais à l'agonie.

Pourtant, dans le débat de mes pensées un souvenir me vint. Les reptiles, lorsqu'on ne les irrite pas et qu'ils ne sont pas affamés, n'ont qu'un besoin, qu'une idée : la chaleur. L'état de béatitude qu'ils trouvent les engourdit, et ils peuvent rester longtemps inoffensifs. Par un effort désespéré, je pus me redresser et, saisissant ma couverture de laine, je l'enlevai pour la laisser tomber sur le carreau de la chambre. De quelle oreille j'écoutais ! Qu'allaient ils faire ? Entendrai-je ! Les nerfs tendus, je restais haletant.

Il était certain que le bruit s'affaiblissait et devenait plus paresseux et plus rare. Avaient-ils trouvé la couverture ? Enfin, je n'entendis plus rien. Je poussai un soupir d'espoir ; mon corps, que la terreur avait cloué, se détendit un peu, je respirai plus facilement et j'essayai d'appeler, mais je ne reconnaissais pas ma voix, elle était sourde et éteinte. Personne ne bougea ni ne répondit ; alors je tentai de suivre un raisonnement, de m'arrêter à quelque chose. Ce que je compris tout de suite, c'est que jamais avant le jour je n'aurais la force de sortir de mon lit et de poser les pieds par terre. La pensée qu'en marchant je pouvais toucher ou heurter une bête hideuse dont le simple contact m'aurait anéanti ne me laissait aucun courage d'esprit. Me lever et fuir quand le jour viendrait et que je pourrais connaître le danger et l'éviter—oui, aller en aveugle et en brave—non. Je devais rester grelottant, blottit dans un coin de mon lit, sans mouvement, de peur, en allongeant les bras ou les jambes, de rencontrer la peau lisse et ferme dont à chaque minute je pouvais prévoir l'enlacement.

Quelle nuit ! Je calculais tout. La couverture refroidie, n'iraient-ils pas chercher un nid plus tiède ? la peau humaine n'était-elle point un appât irrésistible pour ces avaleurs d'êtres vivants ? Le besoin seul de mordre dans un sang chaud et palpitant ne les tirerait-il pas de cet état de béatitude sur lequel j'avais compté pour me sauver ? Mon oreiller suivit la couverture et, collé au mur, à peu près coulé dans la ruelle, j'attendis.

Ce n'est pas assez de dire que le jour fut long à venir. Enfin je vis, du côté des fenêtres, une blancheur d'aube, mais si pâle, si hideuse, qu'il fallait mon angoisse pour me la faire apercevoir. Cependant, peu à peu elle s'affirma, doucement elle grandit, et je pus distinguer mes fenêtres. Le petit jour qui entrerait me permettait déjà de reconnaître dans ma chambre des ombres, des formes, mais par terre comment fouiller des yeux ce tas de la couverture et de l'oreiller, com-

ment voir près de moi, dans l'ombre des rideaux, si rien n'avait bougé, si j'étais seul ?

Ah ! que je trouvais belle la lumière qui entra franchement en glissant sur le carreau et éclaira jusqu'aux coins les plus mystérieux de la pièce ! Depuis qu'il faisait à peu près clair, je surveillais la couverture ; maintenant je la voyais mieux. Rien d'inquiétant de ce côté. Très mince, elle était tombée affaissée, et aucun soulèvement n'indiquait qu'elle fût habitée. L'oreiller, resté droit contre une chaise, n'avait pas pu devenir un abri. Mon petit tapis était bien plat devant mon lit, et autour de moi pas autre chose que mes draps froissés.

Avais-je eu une hallucination ?

De mon lit, je pris mes pantoufles, un pantalon, et, les ayant enfilés, j'osai me risquer. La couverture, toujours flasque, semblait un modèle de candeur. J'avançais malgré cela avec prudence en me tenant du côté de la porte, mais je n'avais pas hasardé trois pas que je compris tout. Ma cuvette, pleine d'eau et restée par terre, servait de tombeau à une souris. C'était ses efforts pour se sauver qui m'avaient éveillé, c'était son agonie, cette longue et tragique noyade qui m'avait terrifié.

Le soir, j'avais changé de logis.

NOS GRAVURES

LE CONCOURS DE BEAUTÉ

Il est bon nombre de personnes qui accepteraient sans répugnance de faire partie d'un jury chargé de distribuer les prix de beauté ; il en est probablement peu qui sachent exactement en quoi consiste la tâche d'un jury de ce genre. Le concours qui vient d'avoir lieu à Spa (Belgique) a établi des précédents à cet égard.

L'administration du jury du casino de Spa avait mis à sa disposition une somme de 10,000 francs, qui devait être répartie entre les trois femmes déclarées les plus jolies par un jury composé de huit personnes du sexe masculin, et dont la compétence était admise... en pratique.

Pour éviter l'encombrement, les candidates devaient d'abord envoyer leur photographie. On écartait toutes les figures médiocres, ne retenant que les beautés hors pair. Celles-ci, au nombre de vingt-et-une, ont été convoquées à Spa pour le concours proprement dit, l'administration du casino prenant à sa charge tous les frais de voyage et de déplacement.

Les candidates étaient casernées dans l'annexe d'un hôtel, spécialement retenue pour elles, n'en sortant que pour venir en voitures fermées au grand salon du casino, où avaient lieu les examens qui ont duré douze jours.

Sur une estrade se tenait la belle Fatma, mise hors concours, entourée de son orchestre et dans son costume habituel ; au pied de l'estrade était rangé un orchestre de dames viennoises. Les huit membres du jury se promenaient gravement au milieu de cette assemblée de jolies femmes, les examinant alternativement et faisant entrer en ligne de compte, pour les prix à décerner, non seulement la beauté absolue de chacune, mais encore sa grâce, sa tenue, sa toilette, etc.

Le douzième jour, le jury a procédé, en grande pompe, à la distribution des prix. Tout Spa était illuminé ; le bougmestre et les autorités avaient tenu à assister à cette solennité galante. Chacune des lauréates, appelée à son tour, est venue chercher son prix et un diplôme.

La première était une Française, Mlle Marthe Soucaret, âgée de dix-huit ans ; la deuxième, une Flamande, Mlle Delrosa ; la troisième, Mme Stevens, une Viennoise ; le quatrième prix est échu à Mlle Nadia-ka, d'origine Suédoise.

Mme Stevens, qu'un reporter est allé voir, a donné sur le concours quelques renseignements assez curieux.

Pour Mme Stevens, à part les titulaires des quatre premiers prix, il n'y avait au concours que des laiderons. Non seulement des laiderons, mais des femmes fort méchantes et n'ayant aucun souci du respect de l'étiquette. Vous ne sauriez croire, nous dit-elle, lorsqu'on a proclamé devant l'assemblée le nom des élues la façon grossière

dont les évincés ont manifesté leur déception. Cela a été une scène inénarrable. Des hurlements, des vociférations, des cris à l'injustice. Avant le moment solennel, on nous avait remis à chacune un bouquet. Aussitôt les nominations faites, toutes les mécontentes, d'un commun accord, les ont jetés à terre et les ont foulés aux pieds avec une frénésie indescriptible.

Une rivale, dont j'ignore le nom, est venue cracher sur la robe de Mlle Soucuret, et une autre s'est précipitée sur moi, me menaçant de son éventail dont l'extrémité m'a déchiré le bras. Il a fallu l'intervention des agents de police pour rétablir le calme et expulser de la salle les tapageuses.

Je ne vous cacherai pas que Mlle Soucuret et moi, pour échapper à la vindicte de ces furieuses, nous dûmes nous enfuir précipitamment.

LE JOUR DES MORTS EN ALSACE

Priez pour les trépassés ! priez surtout pour ceux qui, morts en combattant pour le pays, sont morts en combattant pour vous !...

Comme ils sont nombreux ceux que la guerre a moissonnés et dont l'oubli, peut-être, a engloité les noms !... Pourtant, en ce jour où le cœur oublieux se souvient enfin de ceux qui sont disparus, donnons une arme à ceux qui nous ont conservé la Patrie que nous avaient léguée nos pères !

Priez pour les trépassés ! priez surtout pour ceux qui, morts en combattant pour le pays, sont morts en combattant pour vous !

Il est un pays surtout où, chaque année, à pareil jour, bien des larmes coulent sur les tombes de ceux qui succombèrent sur les champs dévolés des batailles ! ce pays, c'est l'Alsace. Oh ! comme ils sont nombreux dans les cimetières de cette malheureuse contrée, les tombeaux qui renferment les corps de ces martyrs !...

De grand matin, avant même que le soleil n'ait frappé de ses premiers rayons les marbres funèbres, les humbles croix sont couronnées de lauriers et d'immortelles. Les populations entières se pressent en pieux pèlerinages autour des tombeaux des braves et des victimes de la guerre. Ça et là, dans l'ombre des cyprès, des vieillards, des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants, pères, frères, sœurs, fils de ceux que la guerre a enfouis pour toujours sous cette herbe verte qu'ils foulent aux pieds, viennent apporter des fleurs sur les humbles sépultures qui renferment tant d'êtres chéris, tant de victimes du devoir, de l'honneur et du dévouement !

Que de souvenirs, que de regrets, que de douleurs ! Des larmes coulent de tous les yeux : hélas ! dans ce lieu de deuil, tout n'est-il pas fait pour attrister ! sous ces tombeaux, ceux qu'une mort subite et effroyable a enlevés, et errant à travers ces mêmes tombeaux, ceux qu'elle a laissés, plus pâles, plus défaits, plus à plaindre que les morts eux-mêmes.

Voici venir à travers les cyprès une jeune femme en deuil, elle porte une couronne et s'appuie sur un jeune garçon, son fils, sans doute. Pauvres victimes de la guerre ! comme ils marchent péniblement ! leur poitrine est oppressée par une douleur trop longtemps retenue. Ils

sont allés s'agenouiller, eux aussi, comme tant d'autres, sur une tombe portant comme tant d'autres aussi, la date fatale de 1870 ! Quoi donc, sitôt veuve et sitôt orphelin !

Là, la veuve désolée dépose au pied du mausolée sa couronne où sa main pieuse a tracé cette simple inscription : " A mon mari ! "

Comme sa douleur est grande ! ses yeux creusés, ses joues amaigries attestent ses larmes et ses souffrances... des sanglots montent dans sa poitrine et elle les entre coupe de paroles de douleur. " Pourquoi mon Dieu, pourquoi sitôt enlevé ! qu'avais-je fait pour mériter semblable épreuve !... Ah ! je l'avais bien senti, le jour qu'il m'embrassa en partant, j'avais senti que je le voyais pour la dernière fois !... Du moins, si son sacrifice avait porté ses fruits ! s'il avait vu en tombant sa mort assurer le salut du pays !... "

Sa douleur paraissait inconsolable et le désespoir semblait s'être emparé de son cœur. " Mais non, poursuivait-elle, tout cela est perdu, et tout est fini !... "

— Tout est à recommencer ! répondit une voix claire et ferme : c'était son jeune enfant, entourant tendrement de son bras la tête défaillante de sa pauvre mère. Oui, tout est à recommencer ! O mère, pourquoi vous découragez, vous désolerez ainsi ? Tout faible, tout enfant que je suis, ne suis-je pas là cependant pour vous consoler maintenant et pour vous aider plus tard ? Croyez-vous que ce soit en vain que le sang de ce généreux père coule dans mes veines ? Je ne l'ai point connu, il est vrai, mais tout petit, sur vos genoux, j'ai tant de fois entendu de votre bouche le récit de ses vertus et de son sacrifice, que je ne l'oublierai jamais ! O mère, douce mère, consolez-vous, car je me crois capable de l'imiter, je sens qu'il revit en moi et je vous promets sur sa tombe de marcher sur ses traces !...

Il parlait, sa noire chevelure avait touché les cheveux déjà blancs de sa mère, et, dans une dernière étreinte, il lui renouvelait tout bas sa promesse comme une consolation suprême.

Quand ils se relevèrent tous deux et quittèrent le cimetière, la main dans la main, une nouvelle ardeur semblait rayonner sur le front et dans les yeux de l'enfant, et la veuve ne pleurait plus !...

Que Dieu te protège, enfant courageux, et qu'il te rende digne de reconquérir un jour le pays que le sang de ton père n'a pu te conserver.

Priez pour les trépassés ! priez pour ceux qui, morts en combattant pour le pays, sont morts en combattant pour vous ! priez pour celles que la guerre a faites veuves, pour ceux qu'elle a faits orphelins !...

J. Colmier

CONNAISSANCES UTILES

Nettoyez vos poêles.—Il arrive souvent que le fer des poêles est rouillé. Un moyen bien simple pour le nettoyer est le suivant : Prenez un gros oignon ; fendez-le en deux et servez-vous de chaque moitié pour frotter votre poêle ; la

rouille disparaîtra comme par enchantement.

Nettoyage des robes de laine ou de soie.—Faites cela vous-même, nous dit ma vieille tante, si vous n'avez pas un bon teinturier à votre portée. Les domestiques ne sauraient vous remplacer. Pour une robe, écrasez 70 grammes de carbonate de soude, et jetez dessus assez d'eau tiède pour les faire fondre. La dissolution faite, ajoutez assez d'eau pour le lavage du vêtement, et faites tiédir. Posez l'étoffe sur une planche, et brossez-la légèrement avec l'eau de soude, à l'endroit d'abord, puis à l'envers, et rincez à l'eau fraîche. Repassez à l'envers lorsque l'étoffe est à demi sèche. Elle reprend ainsi son premier lustre.

Fleurs d'appartement suspendues.—Ma vieille tante pense que les choses agréables sont aussi nécessaires à notre existence et à notre bien être que les choses purement utiles, et voici un moyen charmant qu'elle nous indique pour parfumer et orner notre appartement en toutes saisons. Formez avec du fil de fer fin, une sorte de petite corbeille à mailles même irrégulières, juste assez rapprochées pour retenir un nid de mousse préparée séchée. Faites peindre cette corbeille en vert. Garnissez-la de quelques oignons en bulbes de fleurs, et arrosez en trempant le tout dans de l'eau pure. La germination sera prompte. Vous pouvez alors suspendre votre corbeille soit au plafond, soit au mur, et en avoir ainsi plusieurs formant un jardin.

CHOSSES ET AUTRES

—Un habitant des environs de Cocaton en creusant un trou pour y planter un piquet de clôture, l'autre jour, a découvert une bouteille pleine de rhum, vieux de 32 ans. Tous ses voisins, depuis lors, piochent comme des braves dans l'espoir de faire la même trouvaille !

—Avant l'ère chrétienne le beurre n'était pas en usage. On commença par s'en servir comme cosmétique pour les cheveux des femmes, et plus tard on l'utilisa pour l'éclairage. Jusqu'à l'an 1590, on l'employait dans les lampes pour l'éclairage des maisons et des édifices.

—Des chiffres officiels nous apprennent que dans la Russie d'Europe il naît par année 1,519,108 garçons et 1,544,297 filles. La moyenne des mortalités est de 1,214,467 garçons et 1,167,929 filles. Du train que l'on y va, la population sera doublée dans cinquante-huit ans.

LE BAROMÈTRE D'UN BUVEUR. — Le baromètre d'un buveur allemand d'après un journal de Franco t : " Savez vous, dit-il, comment je m'aperçois que ma langue s'épaissit ? Eh bien ! quand je prononce sans difficulté le mot " exterritorialiaet " ça va bien ; je suis encore tout à fait à jeun. Quand je peux dire tout d'un trait sans arrêt " incompatibilitaet " cela va encore ; mais quand le mot " excentricitaet " ne coule pas franchement, ça commence à se gêner. Si je ne peux plus dire " Eulalie ", oh, alors, ça y est ! " En Bourgogne, tout buveur qui ne peut pas répéter correctement " trois petites pipes fines dans une boîte " est considéré comme un homme bon à aller se coucher.

Banque Ville-Marie

AVIS

Est par les présentes donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI POUR CENT (3½%) a été déclaré sur le capital payé de cette institution pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau principal de la Banque, à Montréal, SAMEDI le PREMIER DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 21 au 30 Novembre prochain, ces deux jours inclusivement.

Par ordre du Bureau,

U. GARAND, Caissier.

Montréal, 23 Octobre 1888.

BANQUE JACQUES-CARTIER

Avs est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après SAMEDI, le PREMIER décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 19 au 30 Novembre inclusivement.

A. DEMARTIGNY,

Directeur, gt.

Montréal, 24 Octobre 1888.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

PERTE DU SOMMEIL

L'insomnie et les songes terribles sont des signes certains et avancés de l'épuisement du cerveau. Le cerveau puise dans un sommeil salutaire la force nécessaire aux devoirs du lendemain. Mais quand le système nerveux a été surchargé de travail, il lui devient impossible de contrôler l'esprit qui est tracassé par le travail tout aussi bien que pendant le jour, et le cerveau n'a pas le temps de recouvrer son énergie. Les remèdes les plus propres à cet état de choses, sont les sédatifs, les laxatifs, les toniques pour les nerfs et tous les régulateurs des fonctions générales. Le Céléri sont les sédatifs recommandés, et toute leur efficacité se fait sentir dans le Céléri Composé de Paine. En outre il contient, dans des proportions scientifiques, les meilleurs remèdes de la Matière Médicale contre la constipation les dérangements du foie et des reins. Voilà une très courte description du remède qui a donné un doux repos à des milliers de personnes, du soir au matin agitées par l'insomnie, ou dont les songes effrayants sont la cause que ces personnes sont plus fatiguées et plus abattues au réveil qu'au coucher. Toutes les vieilles personnes nerveuses, débiles et troublées par l'insomnie trouveront une grande vigueur et une santé parfaite dans le puissant tonique pour les nerfs, le Céléri Composé de Paine.



Prix \$1.00. Vendu par les Pharmaciens. Circulaires gratis.

Wells, Richardson & Cie., Montreal, P. Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvages.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démancheaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvages.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 446.—ENIGME

Dans l'humide habitation
Que le Créateur m'a choisie,
Je vis sans nulle ambition.
En échange de cette vie
M'offrit-on le trône d'un roi,
Je resterais heureux chez moi.
Pour peindre encor mieux ma nature,
Je te dirai qu'au meilleur vin
Je préfère cent fois l'eau pure.
Enfin, loin de parler en vain,
Ma bouche s'abstient de rien dire.
Voilà mon fidèle portrait :
Peut-on rien voir de plus parfait ?
Et cependant de me détruire
L'homme cruel se fait un jeu.
Des mille ruses qu'il emploie
Suis-je enfin devenu la proie,
Par le fer, par l'eau, par le feu,
Surtout quand arrive carême
La gourmandise a le talent
De me changer en aliment.
Lecteur, tu m'as mangé toi-même !
Si je t'ai fait souvent dîner,
Sache une fois me deviner.

SOLUTIONS :

No 443.—Le mot est : Ver-veine.
No 444.—Le mot est : Cloche.
No 445.—Les mots sont : Quand on perd—
Quand ton père.

ONT DEVINÉ :

Alphonse Guérette, Notre-Dame de Lévis ;
Mme H. Lamoureux, Philibert Pelletier, O.
Dion, Montréal ; L. A. Taillefer, Ste-Scho-
lastique ; Alfred Alarie, Lévis ; Mme Frédé-
ric Jansau, Ponce Bourdin, Mlle Azélie Cam-
peau, Plaqueforme Bellavance, Mlle Séronie
Tétrault, Dame veuve Sophie Leclerc, Baltha-
zar Hince, Québec ; O. Dargis, St-Henri.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 à 9 heures
M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commer-
ciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspec-
tive appliquée. Travaux à façon, rédaction et
calligraphie d'adresses, ornements en tous
genres. PRIX RÉDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mer-
credi et Vendredi ; Dessin artistique : Mardi
et Jeudi. Littérature, élocution française, etc.
On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et
de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Tem-
plé, 230, rue Jacques Cartier, près la rue Ste-
Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX GUÉRI

Lisez l'important témoignage suivant du
Rév. N. Guéroul, ministre de l'Église d'An-
gletorre, Berthier, Can., qui parle par lui-
même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon
pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand
service pour cette maladie.

N. GUÉROUT

Montréal, 19 septembre 1886.

Circulars contenant d'importants certifi-
cats env. vos lettres sur demande.

LA CURE D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1483

N. B.—Pour la dyspepsie ou l'indigestion
buvez l'eau après chaque repas, et pour la
constipation, prenez-la avant le déjeuner.

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits ouli-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bo-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Colloïdies.
Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10-RUE DE BRÉCOLES-10
(BÂTIMENTS DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

4786



ESPRIT SAIN ! CORPS SAIN !

C'est ce qui constitue la vitalité parfaite !
Chacun devrait voir à refaire les forces épu-
sées, et pour cela prendre régulièrement le

JOHNSTON'S FLUID BEEF



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,
1652, RUE CRAIG, 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

3481, rue Notre-Dame, Montréal

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le seul journal fran-
çais du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraîchissante
Elle entretient le scalpe en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure
Indispensable pour les familles. 25 cents l'
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

Frank Leslie's Illustrated, le plus
des journaux illustrés anglais, publié au
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hi-
ver. Vous trouverez à ce magasin
un assortiment des plus com-
plets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE-DAME

P. S.—Chaussette en laine écossaise, valeur
extra, à 25 cents.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi
de chaque mois

LE DIX-HUITIÈME TIRAGE MENSUEL
AURA LIEU

MERCREDI, 21 Novembre 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de..	10	10,000
1000 Services de toilette de..	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie
attire l'attention de ses clients sur les impor-
tants changements opérés dans la nomencla-
ture des lots et les informe au même temps
qu'elle discontinue la Deuxième Série (billets
de 25 cents).

SCENE DANS LE GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DE

Grand Assortiment de Souliers chauds



En FEUTRE pour l'hiver, etc., etc.

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES ST-LAURENT ET STE-CATHERINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 3 novembre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE

LE SURSIS

NON pas d'un coup de marteau, docteur, fit M. de Moraines en ramassant une tige de fer enveloppée d'un mouchoir, mais par cet instrument auquel adhèrent encore des cheveux, et sur lequel vous pouvez voir du sang coagulé.

Le docteur prend la pince de fer et l'applique sur la blessure.

—En effet, dit-il, c'est l'instrument du meurtre, et les cheveux sont ceux de Bourreille.

Le juge avait repris la tige. Il retira le mouchoir qui l'enveloppait. Il faisait cela soigneusement, avec mille précautions, du bout du pouce et de l'index et ses yeux brillaient. Le mouchoir était un grand morceau de toile à carreaux bleus et jaune repris, en assez mauvais état. A l'un des coins, il y avait les deux lettres suivantes : M. D.

Le magistrat sourit discrètement.

—L'assassin est poli, dit-il, il a laissé sa carte !

Montmayer respira. Il avait surpris le jeu de scène. Et une espérance folle luisait en son esprit. Si la justice pouvait s'égarer sur une fausse piste, il était sauvé, du moins cela lui faisait gagner du temps, et gagner du temps, dans une affaire de ce genre, c'était presque le salut. Il quitta, pour la première fois, le coin de la porte où raide, immobile, il s'était tenu jusqu'à cet instant. Il contourna le cadavre sans le regarder ! s'approcha de M. de Moraines et lui dit à voix basse :

—Qu'as-tu découvert ?

—Tu ne seras pas indiscret ?

—Je te le jure.

—L'assassin s'est servi de cet instrument pour ouvrir la porte d'entrée ; pour défoncer le bahut qui est solide, il a enveloppé sa pince de ce mouchoir, afin de donner plus de force, soit que les angles du fer le blessassent, soit que le fer glissât entre ses doigts. Et voici la marque du mouchoir. Ce n'est pas le chiffre de Bourreille.

—Oh ! Oh ! Cela ne te paraît pas bien imprudent ? dit Montmayer, impassible, avec un sang-froid superbe.

—On ne pense pas à tout ! Le malfaiteur n'en voulait peut-être qu'à la fortune de Bourreille. Il ne comptait pas le tuer. Il aura fait du bruit en défonçant le bahut, Bourreille est accouru en chemise. Et en défendant son trésor il a été tué. Vois-tu, Montmayer, je les connais, les assassins. Ils ont beau être forts, il se trouve toujours quelque petite faiblesse par où nous les pinçons. Le meurtrier de Bourreille, le coup fait, a perdu la tête, et s'il s'est aperçu de la perte de son mouchoir à carreaux, il payerait chère pour le ravoir à l'heure qu'il est.

Montmayer eut un sourire ironique. Peut-être que les assassins vulgaires avaient des faiblesses. Lui, n'en aurait pas ! Le docteur examinait de nouveau le cadavre. Devant la porte de la chambre à coucher de Bourreille, là où le pauvre homme s'était écroulé sous le terrible coup qui l'avait assommé, du sang avait coulé du crâne et s'était répandu en une mare dans un creux du plancher. Cependant ce n'était pas à cet endroit là, mais plus loin, qu'on avait retrouvé le corps.

—A quoi réfléchissez-vous ? demanda M. de Moraines.

—Il me vient un soupçon.

—Lequel.

—C'est presque une certitude, car les symptômes extérieurs et intérieurs sont d'une évidence

telle, au point de vue scientifique, que je ne puis plus douter.

Montmayer prêtait l'oreille. Il se sentait pris d'un peu de malaise.

Qu'allait-il dire, celui-là ? Qu'avait-il découvert, avec sa science ?

Le docteur reprenait, parlant lentement.

—Ce n'est pas ici, près de ce bahut, que Bourreille a été assassiné. C'est là-bas, près de la porte juste à l'endroit où vous vous tenez, monsieur, dit-il en s'adressant à Montmayer.

Celui-ci eut un tressaillement et recula.

—Sa tête a porté là, sur le plancher où vous voyez du sang élaboussé comme par un arrosoir.

M. de Moraines demanda :

—Il n'est donc pas mort sur le coup ?

Montmayer ne respirait plus. Sa gorge était sèche. Il entendait des tintements sonores dans sa tête. Le médecin ne mit que le temps normal à répondre et il lui sembla pourtant qu'entre cette demande et la réponse un long temps s'écoulait.

—Non, fit le docteur.

—Longtemps ? bégaya Montmayer.

—Quelques minutes, un quart d'heure peut-être. Il s'est relevé, s'est traîné, a voulu sans doute, poussé par la folie de l'or, se rapprocher de cet argent qu'il apercevait dans l'armoire, mais la vie l'a quitté dans le trajet et il est mort là, où vous le voyez.

—Croyez-vous, docteur, que pendant ce court espace de temps, Bourreille, qui peut-être avait reconnu son assassin, ait eu la pensée de laisser quelque indice pouvant aider à le venger, à punir ?

—Je ne crois pas. Je ne crois même pas que Bourreille, pendant ces quelques minutes, ait reconquis sa raison tout entière.

Montmayer respira, soulagé. Volontiers, il eût remercié le médecin. Il se sentait pris de l'envie folle d'aller à lui, de lui serrer les mains ! Le juge d'instruction regardait les meubles.

—Nous sommes dans une chambre de débarras dit-il, il y a là tout un fouillis de meubles inutiles, les uns pardessus les autres.

Montmayer avait repris son poste, près de la porte. M. de Moraines parcourait la chambre, furetant partout, de son œil clair auquel rien n'échappait son carnet d'une main, son crayon de l'autre, et, sous son bras, sa serviette de maroquin contenant les papiers à entête du parquet, sur lesquels tout à l'heure il recevrait les premières dépositions, sur lesquels il consignerait les premiers interrogatoires. La cour de la ferme était inondée de lumière. Le soleil resplendissait. Il envoyait ses rayons ardents, chaud ce jour-là comme dans les magnifiques journées de juillet ou d'août, jusque dans la chambre aux fenêtres bouchées. Ce rayon passait dans le cabinet de Bourreille, traînant sur les pieds de Montmayer et s'arrêtait au cadavre en chemise, autour duquel il paraissait vouloir mettre à dessein comme une auréole de lumière. Le magistrat, dans sa promenade lente, passe près de Montmayer. Il lui montre Bourreille.

—Regarde donc ce jeu bizarre de la lumière sur ce visage. Les yeux semblent revivre, la figure se colore, si ce n'était le sang, on dirait que le pauvre diable n'est qu'endormi, qu'il va se lever, nous dire le secret que nous cherchons.

—Malheureusement il ne se lèvera pas, et il ne dira rien !

—Non. Ce serait trop commode. La justice le remplacera.

Tout à coup, on entendit quelques rumeurs dans la foule assemblée au dehors et un jeune homme se précipita, égaré, les vêtements en désordre, horriblement pâle, dans la chambre où se faisait l'enquête. C'était Gauthier, le fils de Bourreille, qu'on avait prévenu. Il regarde, il ne voit personne de ceux qui se trouvent là. Il n'y a pour lui, dans cette chambre, qu'une seule chose, inerte et sanglante : le corps du pauvre vieux qui fut son père ? Il tombe à genoux auprès de Bourreille, sans pleurer, lui soulève la tête, le regarde presque dans le fond des yeux ; il ne prononce pas un mot : ses dents sont serrées ; cette scène lugubre dure longtemps ; elle impressionne vivement ceux qui y assistent ; ces pouleurs muettes que rien ne trahit au dehors, ni une larme ni un sanglot, ni un geste, ces dou-

leurs-là sont terribles ; elles sont parfois mortelles. Moraines s'approche de Gauthier et lui dit avec bonté.

—Monsieur, soyez fort, soyez courageux.

Il n'entend pas, ses yeux sont rivés à ceux de son père et ne s'en détachent point. Le magistrat se penche à son oreille :

—Nous vengerons votre père, monsieur, comptez sur nous !

Ce mot sembla tirer Gauthier de sa stupeur.

—Vous connaissez le misérable ?

—Non, pas encore, mais je vous dis quand même d'espérer.

Montmayer n'est pas ému. Ce désespoir filial n'a point de prise sur lui. Il a tout son sang-froid, il écoute et observe. Voilà soudain que son regard se porte vers une grande table renversée contre la muraille. Dans le tragique et si court moment de l'assassinat, alors que Bourreille venait d'apparaître avec une bougie à la main, il a tout vu autour de lui, et l'image des moindres choses s'est gravée en une seconde en son esprit comme se grave une figure en photographie, décomposée par l'action de la lumière sur un fond obscur. Et il se rappelle très bien : cette table n'était pas renversée. Elle était debout près de la porte. Lorsqu'il était entré dans la chambre, en se traînant sur les genoux, par l'obscurité, sa main en avait rencontré et tâté les pieds.

Il avait vu ensuite Bourreille, affolé, trébucher contre elle, et en se reculant de Montmayer qui marchait sur lui. C'est à ce moment-là même que le malheureux avait crié :

—Au voleur !

Pourquoi cette table était-elle renversée ? Comment cela s'était-il fait ? Que s'était-il passé ? Redoutable mystère. Le rayon de soleil qui éclaire le cadavre changé de place ; il s'allonge maintenant davantage, au fur et à mesure que le soleil décline, et il s'enfouit dans l'étroit espace resté vide entre la table et la muraille. Et c'est là que regarde Montmayer, machinalement. Il a cru remarquer des traînées de sang du long du mur, il se penche, soudain, en retenant un geste d'horreur, parce qu'il a cru reconnaître des lettres, les premières tout au bord de la muraille, à peine cachées par la table, près de la porte, et presque visible pour tout le monde. Ces lettres forment un mot : *C'est...*

Il a bien lu. Pour lire le reste, il serait obligé de se pencher pardessus la table. Et il n'ose, parce que, de temps en temps, Gauthier lève les yeux sur lui, parce que les autres aussi parfois le regardent, parce qu'on pourrait le remarquer, vouloir connaître ce qu'il cherche, s'approcher et tout découvrir ! Mais a-t-il besoin d'en savoir davantage ? Ne devine-t-il pas ? Ah ! son instinct le lui disait que quelque chose de grave s'était passé pendant le court instant où Bourreille était revenu à la vie ! La victime avait voulu se venger !

—Non, j'ai mal lu, murmura-t-il, je crois voir des lettres, et il n'y a rien qu'une élaboussure.

Et il hausse les épaules. Il a beau se rassurer il n'y parvient pas. Ses cheveux sont mouillés de sueur, et il contemple avec épouvante le rayon de soleil qui semble vouloir tout illuminer et le perdre. Brusquement, il referme la porte. Ce mouvement est irrésolu, irraisonné, nerveux. Il s'en repent aussitôt, car tout le monde se retourne de son côté.

—Nous n'y voyons pas, Montmayer, dit le juge. Aie l'obligeance de rouvrir la porte. Si le soleil te gêne, pourquoi restes-tu là-bas ? Viens près de nous.

La porte est rouverte et de nouveau le soleil brille le long de la table ; allumant d'une flamme le coin resplendissant du mur où commence l'inscription sanglante. Cepe.dant, M. de Moraines a fini sa perquisition. Il n'a pas trouvé autre chose que la pince de fer et le mouchoir. Il se propose de fouiller maintenant dans les meubles et les tiroirs, espérant y découvrir quelque indice. Ensuite il entendra la déposition des domestiques. Il passe dans la chambre à coucher et fait ouvrir tous les tiroirs d'une commode où sont des papiers. Il se trouve plusieurs lettres dont le contenu sans doute l'intéresse beaucoup et dont la signature le frappe. Montmayer l'interroge des yeux.

—Tiens, dit Moraines, répondant à ce regard, considère cette signature: *Michel Doriat*. Cela ne te dit rien ?

—Non, Doriat est un horticulteur de Garches qui passe pour être un excellent homme.

—Possible. En attendant, je me propose de lui demander si le mouchoir marqué M. D. ne lui appartient pas.

—C'est juste, fit Montmayer, approuvant.

Gauthier était resté près de son père. Le commissaire de police était allé chercher les domestiques de la ferme. Le médecin, n'ayant plus qu'à rédiger son rapport, venait de partir. Montmayer restait seule avec M. de Moraines. En dépit de ses efforts, le misérable sentait son regard attiré vers la muraille, vers la table. A cette table renversée tenait son salut, pourtant !

—Que regardes-tu demanda M. de Moraines.

Et il suit la direction des yeux de son ami. Montmayer se hâte de passer devant lui, et répond :

—Ce pauvre garçon, qui ne peut quitter son père !

Sa voix est altérée, tremblante.

—Oui, c'est terrible. Je ne puis m'habituer à d'aussi affreux spectacles. Mais toi, je ne te savais pas aussi impressionnable. Au lycée, t'en souviens-tu, on t'appelait esprit fort.

Montmayer se tait. Le commissaire de police revient avec Claudine, le garçon de charne, le vacher, et un ouvrier journalier qui avait travaillé aux Bernadettes toute la journée de la veille. M. de Moraines tire de sa serviette en maroquin sa plume, un encrier de poche et des feuilles volantes de procès-verbal, puis il cherche autour de lui une table. Il n'y en a point dans ce cabinet. Il dit, se dirigeant vers la pièce obscure :

—Où diable vais-je me mettre pour écrire ?

Son regard tomba sur une table renversée. Et Montmayer qui comprend, qui le guette, Montmayer effaré, pris d'une épouvantable angoisse, sent chanceler ses jambes, se dessécher sa gorge. Il a envie de fuir et il ne peut. Il a envie de crier et il ne peut. Il a envie de marcher, de se jeter sur Moraines, de l'étrangler et de se sauver. Et il reste cloué à la même place, sentant couler tout le long de son visage des gouttes de sueur.

—Voilà mon affaire, dit le juge en se dirigeant vers la table.

Et le commissaire de police, empressé, le précède.

—Ne vous donnez pas la peine, monsieur le juge, la table paraît lourde, je vais la remettre sur pied.

L'imminence du danger rend à Montmayer son sang-froid.

—Mais, dit-il, il se fait tard, vous ne verrez pas clair si vous vous installez ici, tandis qu'à la cuisine...

—Au fait, tu as raison, dit Moraines. Singulière idée que d'avoir muré ces deux fenêtres. On est ici dans une cave.

—L'ouvrage est de fraîche date, fit remarquer Montmayer. Il est possible que Bourreille ait voulu se défendre contre les voleurs. Ça ne lui a pas réussi, à ce pauvre homme !

On laissa Gauthier près de son père. Les trois hommes passèrent dans la cuisine. Le chimiste respirait largement. Il s'était cru perdu. Il venait de gagner quelques instants de répit. Le magistrat interrogea minutieusement les domestiques. Le garçon de charrue ne put rien dire. Il avait dormi du soir au matin sans se réveiller, sans rien entendre. C'était Claudine qui lui avait appris le crime. Enfant du pays, depuis longtemps au service de Bourreille, le garçon jouissait d'une excellente réputation. Il était travailleur, doux et point ivrogne. Le petit vacher conta que la nuit, son chien, Noiraud, un griffon très vigilant, s'était précipité vers la porte de l'écurie en aboyant avec fureur. Il était sorti, avait regardé par la cour sans rien voir, et avait fait taire Noiraud.

—Quelle heure était-il ? demanda le juge au gamin.

—Dame, je ne sais guère, monsieur le préfet, c'est ainsi qu'il s'était obstiné à appeler Moraines, je n'ai pas de montre et de l'écurie on n'entend pas sonner l'horloge de la cuisine.

—Voyons, réfléchis, mon garçon.

—Dame, c'est difficile, monsieur le préfet, c'est difficile.

Il resta quelques minutes sans parler, se dandinant et tournant sa casquette entre ses doigts avec un sourire timide.

—Je vais vous dire, monsieur le préfet, on peut p't'être savoir.

—Comment ?

—Ça devait être le fin milieu de la nuit.

—Qu'est-ce qui te le fait croire ?

—Dame, il fait clair, en mai, jusqu'à huit heures et demie, dans les beaux jours ; je m'étais couché à cette heure-là, après la pluie du tantôt ; quand je me suis réveillé, à cause de Noiraud, qui aboyait, il faisait nuit noire ; le rossignol ne chantait plus, c'est qu'il était au moins onze heures. Et comme le coq ne chantait pas encore, et qu'en cette saison, il chante à trois heures du matin, avant le soleil, m'est avis que quand Noiraud a aboyé, il devait être minuit, une heure ou deux heures.

—C'est probable. Ton raisonnement est juste, merci.

—Pas de quoi, monsieur le préfet.

L'ouvrier journalier ne put donner des renseignements, ayant travaillé la journée hors de la ferme et n'y ayant pas couché. Quant à Claudine, le juge l'interrogea surtout sur les habitudes de Bourreille, ses manies, depuis quelque temps, depuis son héritage surtout.

—Ce pauvre homme, dit-il, à qui tombait tout à coup une fortune inespérée, a dû être en butte à bien des demandes de besogneux. Bien des gens s'imaginent que ces subites fortunes rendent généreux. Cela éveille les appétits. Bourreille vous aimait, puisque vous étiez en quelque sorte pour lui une fille adoptive. Il a dû, souvent, vous prendre pour confidente.

—Non, monsieur, dit Claudine, M. Bourreille était d'une nature très peu communicative, alors qu'il était pauvre. Et la fortune l'avait rendu encore plus silencieux. Il passait des journées entières sans m'adresser la parole. Il n'avait plus du reste, toute sa raison. Souvent, il était vraiment tout à fait fou ! ne me reconnaissant pas. Après quoi il recouvrait un peu de tranquillité. C'est ainsi qu'hier, tenez, il a été calme. Il semblait même un peu plus gai, et je l'ai vu sourire. C'était la première fois que cela lui arrivait depuis cet héritage maudit.

—Vous n'avez rien entendu, pendant la nuit ?

—Rien. Mais la nuit précédente, on a changé de place l'échelle par laquelle je monte à ma chambre. Et comme je me couche la dernière, que je me lève la première, ce ne peut être quelqu'un de la ferme.

—Le renseignement a son importance. Que croyez-vous ?

—Je crois qu'on aura voulu s'introduire par les fenêtres dans la chambre où Bourreille renfermait son or. On ne s'attendait pas de trouver les fenêtres remplacées par un mur de briques, ouvrage qui avait été fait la veille.

—Bourreille recevait-il souvent des visites ?

—Non.

—Pas même en ces derniers temps ?

—En ces derniers temps, deux personnes seulement sont venues le voir à la ferme, du moins à ce que j'ai vu.

—Et ces personnes ?

—M. Michel Doriat, qui est venu plusieurs fois coup sur coup, presque tous les jours, et la dernière fois hier soir, vers huit heures, au soleil couché.

M. de Moraines prenait des notes sur ce qu'il entendait.

—Que voulait-il ?

—Je l'ignore.

—Il connaissait beaucoup Bourreille ?

—Oh ! oui, ils étaient amis intimes.

—Vous parliez de deux personnes. La seconde ?

Claudine se tourna lentement vers Montmayer.

—C'est monsieur Jean de Montmayer, dit-elle. Le juge parut surpris.

—Tiens, dit-il, tu le connaissais ce pauvre diable ?

—Oh ! comme voisin. J'ai été deux fois en rapport avec lui.

—A quel propps ?

—La première fois, il y a trois ou quatre ans, nous lui avons acheté quelques terrains bordant notre clos, près de la fabrique.

—Et avant hier ?

—Même motif. Je désirais lui acheter les prés qui nous bordent au nord, où je voudrais construire des hangars.

—Et vous êtes tombés d'accord ?

—Non. Bourreille a demandé des prix exorbitants,

—As-tu remarqué qu'il avait toute sa raison ?

—Toute sa raison, je le crois, mais je l'ai trouvé fort exalté.

M. de Moraines se tourna vers Claudine.

—C'est tout ce que vous avez à nous dire, mademoiselle ?

—Oui, monsieur.

—Vous ne connaissez à Bourreille aucun ennemi particulier ? Vous ne soupçonnez personnes ?

—Non.

—C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Le magistrat relut les dépositions, les mit en ordre, puis dit quelques mots à l'oreille du commissaire de police qui sortit. Le soleil était couché. La nuit descendait. Un grand calme s'appesantissait sur la campagne endormie déjà. Montmayer alluma deux bougies dans les chandeliers de cuivre et les plaça sur la table du juge. Un peu de bruit les fit se retourner. C'était Gauthier qui apparaissait dans la cuisine et les regardait, pâle et sombre. Montmayer se dresse et d'une voix étranglée :

—Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il ?

Moraines le considère, surpris. Quant à Gauthier, il n'a rien entendu. Il s'est assis dans un coin. Cette fois il pleure. Les larmes lui font du bien, en le soulageant. Elles l'étouffaient.

—A quoi penses-tu ? fait Moraines.

—Je croyais que ce garçon voulait vous apprendre quelque chose.

—Et que pourrait-il nous dire ?

—Je ne sais.

—Comme tu es pâle ! Est-ce que tu te trouves mal !

—Moi ? Allons donc.

Et il se met à rire. Seulement il garde les yeux baissés. Le commissaire de police revient il est accompagné de Michel Doriat, l'horticulteur, qu'il était allé chercher. Doriat est tout ému et quand il entre dans la cuisine, ses regards cherchent autour de lui, machinalement, puis se dirigent droit vers la chambre où gît toujours le cadavre et qu'emplit l'obscurité profonde.

V

La veille au soir, vers huit heures, c'est-à-dire le 5 mai, jour où la créance Virlovet avait été présenté chez Doriat et était resté impayé, Marie Doriat, poussée par un pressentiment, avait dit à son mari :

—Va trouver Bourreille, fais une dernière tentative. Tu reviendras avec l'argent, c'est moi qui te le dis.

Et Doriat était parti, sous la fine pluie qui tombait encore. Bourreille se chauffait au coin de l'immense cheminée qui occupait tout un pan de mur de la cuisine. Doriat, en entrant, se tint sur le seuil, n'osant avancer.

—Ah ! Ah ! c'est toi, fit Bourreille,

On se rappelle que Claudine avait déclaré à M. de Moraines que ce jour-là le fermier, fort calme, avait paru jouir de toute sa présence d'esprit. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu !

—Je suis venu trois ou quatre fois depuis huit jours, fit Doriat étonné. Tu ne t'en souviens pas ?

—Non pas du tout.

—C'est singulier. Et je t'ai écrit.

—Je n'ai pas reçu tes lettres, ou je les ai oubliées, je ne sais plus. J'ai un peu la tête perdue depuis quelque temps. Pourquoi restes-tu planté près de la porte ? On dirait que tu as peur de moi ?

—C'est que tu m'as si mal accueilli les fois précédentes !

—Oh ! mon pauvre vieux, qu'est-ce que je t'ai dit ?

(A suivre.)

Montréal, 3 Novembre 1888

L'EXPIATION

QUATRIÈME PARTIE

Vous ne me donnez point de réponse, fit-il à la fin avec une supplication.

— Nous n'avons pas à vous en donner, dit le colonel avec dégoût. Votre fille sait tout et c'est pour cela qu'elle se meurt.

Le duc, sous le coup de l'épouvante que lui causait cette révélation, s'était relevé : il marche comme un fou, les poings crispés, le regard injecté de sang, sur Michel Herbin et le colonel. Puis brusquement la raison lui revint. Il comprit qu'il n'avait nul moyen d'échapper à l'opprobre, à la malédiction de sa fille ; il poussa un rugissement de rage et s'abattit sur le parquet. Il resta évanoui pendant quelques minutes. Quand il revint à lui, le docteur et le colonel n'étaient plus là.

Le lendemain de cette scène, Virginie était assise près de son père, dans le salon du docteur Monterey. Le colonel venait d'achever la lecture du manuscrit de la duchesse dont il avait pour la première fois donné connaissance à sa fille. Les feuillets jaunis étaient étalés sur la table. Un papier plié en deux reposait à côté de ces documents. C'était la déclaration que le duc venait d'envoyer à don Carlos de Rivénès et par laquelle don Alexandre faisait abandon des terres de Balboa et du titre ducal en faveur de sa fille, de Térésa. La pièce était écrite sur parchemin, rédigée selon la forme légale, et signée. Il n'y avait plus, pour la rendre valable, qu'à la faire enregistrer.

La jeune fille avait mis sa main dans celle de son père.

— Les voies de la Providence sont lentes, dit le colonel, mais elles sont toujours sûres. Dieu ne pouvait vouloir que le crime restât impuni.

— Don Alexandre expie d'une manière terrible les fautes qu'il a commises en s'associant à des criminels pour satisfaire son ambition, répondit Virginie. La maladie d'Anita lui a porté un coup dont il ne se relèvera peut-être pas. Si Anita mourait, il ne tarderait pas à succomber à la douleur.

— Ton langage m'étonne, interrompit le colonel. On dirait que tu t'apitoies sur le sort de ce misérable.

— Misérable en effet, mon père, car il n'y a point de plus grande misère au monde que celle de ce vieillard, [si] cruellement déchiré par ses remords.

Don Carlos contempla sa fille avec admiration. Il y avait dans cette âme si pure et si noble tant de candeur, tant d'oubli des offenses, qu'il sentit

pour la première fois faiblir son propre ressentiment.

— Tu es un ange, dit-il en l'embrassant.

— Ne m'oblige donc pas, repartit-elle, en déposant un baiser sur le front de son père, à me conduire, comme on le fait sur la terre, en égoïste. Ces biens, ce titre...

— T'appartiennent légitimement.

— Mais que peuvent-ils ajouter à mon bonheur ? En te rendant à moi, Dieu ne m'a-t-il pas donné le plus grand de ses bienfaits ?

— Les bienfaits de Dieu ne te défendent pas de rentrer en possession de tes droits.

— Et si je renonçais à ces droits, cesserais-je d'être la fille de Térésa de Balboa et la tienne, mon père ?

Le colonel eut un mouvement de surprise.

— Car qu'Anita était riche et heureuse, continua Virginie, lorsque aucun danger ne la menaçait et qu'aucune appréhension ne troublait sa félicité et la paix de son cœur, je n'étais moi-même qu'une pauvre orpheline, et pourtant, elle n'appelait sa

— Aucune.

— Les hommes sont moins miséricordieux que la Providence. Ils oublient la leçon qu'elle leur donne.

— Je ne te comprends pas.

— Je m'explique, mon père. Aussi longtemps que ces papiers subsisteront, il y aura une épée de Damoclès suspendue sur la tête de don Alexandre et sur celle d'Ana. Vous avez fait tous deux votre devoir, le docteur et toi, en obligeant le duc à subir l'expiation que vous lui avez infligée et qui lui vaudra peut-être le pardon de Dieu. Mais, votre devoir rempli, il me reste à accomplir le mien. Si Anita me savait exposée à un péril qu'elle pourrait écarter au prix des plus grands sacrifices, elle n'hésiterait pas à les faire, j'en ai la conviction. Pourquoi hésiterais-je à tenir la même conduite ?

Et, prompt comme l'éclair, la jeune fille roula fébrilement les papiers et les livra tous aux flammes du foyer. Avant même que le colonel eût pu faire un mouvement pour empêcher cet acte aussitôt exécuté que résolu, le manuscrit de la duchesse Térésa et le parchemin du duc étaient réduits en cendres.

— Que fais-tu ? s'écria don Carlos, hors de lui.

— Je fais mon devoir, mon père, dit la jeune fille avec calme ; ne t'en avais-je pas averti ? La paix de la conscience n'est-elle pas préférable à tous les biens de ce monde ? Don Alexandre de Balboa n'est plus maintenant pour nous, qu'un vieillard repentant de son passé ; il ne peut plus avoir pour juge que Dieu. Et la clémence de Dieu, il ne doit pas en désespérer. Je l'ai soustrait à la haine des hommes, qui eût été implacable. Oh ! ne me fais aucun reproche. Je suis sûre que ma mère m'approuve.

Il y eut un long silence. Don Carlos restait les bras croisés sur sa poitrine, perdu de stupeur, ne pouvant croire à la magnanimité de sa fille, ne pouvant se persuader que toutes les armes qu'il eût contre le duc étaient détruites à jamais.

Virginie, elle-même, troublée, les yeux pleins de larmes, ne s'était pas aperçue que son action, toute d'élan, était une offense à l'autorité paternelle.

— Pardonne-moi, dit-elle en tombant à genoux, et elle éclata en sanglots.

Le colonel la releva avec émotion et la pressa sur son cœur.

— Et à quoi te servira cette abréviation ? dit-il. Crois-tu avoir sauvé Alexandre de Balboa ? Si, pour ne pas être

moins élément que toi, je fais taire ma vengeance que pourras-tu contre celle du docteur Herbin ?

— Le docteur ne s'opposera point au bonheur de son fils. Il sauvera Anita, parce qu'il a un devoir de reconnaissance envers elle ; il ne s'opposera pas au mariage d'Horace, parce qu'il sait combien l'amour de son fils est sincère et profond, parce qu'il ne peut nier qu'aucune femme n'est plus digne qu'Anita de s'unir à lui.

— Tu oublies que sir Richard a juré de poursuivre, sans merci, l'assassin de sa femme.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait l'interrompit. Il leva la tête et vit devant lui le quaker. Sir Richard tenait à la main une lettre.

— J'aurais voulu mettre en doute, dit-il, la culpabilité d'Alexandre de Balboa, mais lui-même m'en a d'avance enlevé la possibilité. Voici un aveu signé de sa main.



La jeune fille roula fébrilement les papiers et les livra tous aux flammes du foyer.—Page 61, col. 3.

sœur, elle m'aimait d'une amitié si vraie, qu'elle eût tout sacrifié à mon bonheur. Ne serais-je pas ingrate, en oubliant aujourd'hui cette amitié, en repoussant celle qui ne me mérite, ni de ma part, ni de la tienne, aucun reproche, aucun soupçon ?

Le colonel voulut faire une objection, Virginie se leva et alla prendre les papiers qui étaient sur la table.

— Tu m'as dit poursuivit-elle, que ces documents suffisent non seulement pour perdre don Alexandre, mais encore pour le déshonorer ?

— Sans doute.

— Que si tu les livrais à la justice, toute la rigueur des lois s'appesantirait sur lui et qu'il irait finir ses jours au bagne ?

— Ou sur l'échafaud.

— Et que les hommes n'auraient pour lui aucune pitié ?

Et dépliant la lettre, il lut lentement, en détaillant chaque phrase :

Frappé justement par Dieu, je ne veux pas, pour mériter le pardon de mes hontes, les amoindrir. J'ai commis dans le passé des actes dont je me repens aujourd'hui sincèrement. Mais ce repentir, si profond qu'il soit, vous avez le droit de ne pas vous en contenter. C'est parce que j'ai poussé Pablo Garcia, pour payer mes dettes, à disposer des biens de votre caisse lorsqu'il était votre associé, que, craignant les révélations de lady Stone, il l'a surprise pendant qu'elle se promenait dans son parc et l'a précipitée dans l'étang. Je n'ai pas conseillé ce crime, mais j'avoue que j'en suis le complice moral. Je me livre donc à vous, comme je me suis livré au docteur Herbin et au colonel. Mon sort est entre vos mains. Je ne fuis pas le châtement. Je l'attends, comme un coupable, déjà condamné par sa conscience, attend l'arrêt de ses juges. J'ai écrit aujourd'hui à don Carlos que je me soumettais à sa volonté et à celle du docteur. Cette volonté, ils vous la feront connaître, sans doute. Si la résolution que je prends de m'exiler volontairement du monde, de renoncer à tous les biens et à tous les titres que j'ai possédés jusqu'à ce jour, ne suffit point pour émouvoir votre pitié, dont je suis indigne, n'enchaînez point à ma destinée, je vous en supplie, celle de ma fille, et que la rigueur de vos ressentiments ne s'appesantisse point sur elle. Faites de moi-même ce que vous déciderez. Je me courberai sous votre main, dût-elle m'atteindre au cœur. Je n'ai plus, jusqu'à ce que Dieu, m'appelle à lui, qu'à traîner le poids de mon remords. Vous avez l'âme trop généreuse, trop élevée, pour demander que ma fille, dont aucun soupçon ne saurait flétrir l'innocence, partage cette expiation.

ALEXANDRE DE BALBOA.

Quand le quaker eut achevé cette lecture, il se tut brusquement et releva la tête avec une expression d'interrogation. Il écouta, sans sourciller, les paroles de don Carlos, qui lui apprit comment Virginie venait de livrer aux flammes les preuves convaincantes des crimes d'Alexandre de Balboa.

—Je crois, dit-il, après un long temps de silence, que vous avez agi avec une précipitation inconsiderée.

—Pour quoi ? demanda-t-elle avec un frémissement.

—Parce que vous n'avez obéi qu'à un élan de votre cœur, sans attendre les conseils de votre raison. Je n'offenserai pas don Carlos de Rivénès, en lui disant que, privé par votre abnégation de la fortune de dona Térésa, il ne lui reste que son épée.

—Mon père et moi, nous saurons nous contenter de la médiocrité. D'ailleurs, Anita, ma pauvre amie...

—N'avait pas besoin de votre sacrifice. Vous ignorez qu'en épousant le fils du docteur Herbin, si notre ami consent à cette union, elle sera plus riche qu'elle ne pourrait l'être en gardant la fortune déloyalement acquise par son père. Le docteur est archi-millionnaire.

—Je n'aurais rien à vous répondre, reprit-elle, si je n'avais d'autres motifs à opposer à la logique de votre raisonnement. Ces motifs, me permettez-vous de vous les expliquer ?

Sir Richard fit un signe d'assentiment.

—J'ai une prière à vous adresser, dit la jeune fille. J'ai désarmé la colère de mon père et celle du docteur Herbin. Il me reste à triompher de la votre. Vous avez sur ce duc de Balboa des droits de vengeance, comme parlent les hommes, et l'aveu écrit qu'il vient de vous faire le met à votre merci. Lui-même ne peut espérer aucun pardon de vous. Je sais que vous avez fait le serment de le livrer à la justice humaine et je n'ignore pas qu'aucune considération ne peut avoir d'empire sur votre résolution. Eh bien, j'ose vous supplier de faire fléchir votre ressentiment. Don Alexandre n'est point l'auteur du crime dont vous poursuivez l'expiation. Il ne l'a pas conseillé et, s'il en a profité, il subit en ce moment un châtement plus cruel que tous ceux qu'on pourrait lui infliger. Mon père et le docteur ne lui ont pas pardonné, car les fautes qu'il a commises sont de celles que les hommes n'oublient pas, quelque bons qu'ils puissent être, mais ils ont consenti à effacer son nom de leur mémoire. Si tout le dévouement que j'ai pour vous, sir Richard, toute l'affection qui m'attache à vous me donnent quelque droit d'intercéder en faveur d'un coupable, ah ! de grâce, écoutez-moi, oubliez vous-même, et montrez à son égard cette clé-

mence qui, de toutes les vertus humaines, est celle qui rapproche le plus de Dieu.

Sir Richard la considéra longtemps avec une émotion muette. Une larme brilla soudain dans ses yeux et, serrant dans ses mains, avec plus d'effusion, celles de la jeune fille :

—Dieu nous commande, dit-il gravement, de bannir à jamais de nos cœurs toute pensée de vengeance, lorsqu'il nous environne de ceux qui sont pour lui les anges de la terre.

Et rouvrant la lettre d'Alexandre de Balboa, il la considéra pendant quelques minutes et la déchira.

ÉPILOGUE

L'INONDATION

Je t'écris l'âme navrée, ma chère Virginie, et la première lettre que tu recevras de moi à Erie City ne peut être, hélas ! qu'une lettre de deuil. Mon père n'est plus. Sa mort a été à la fois terrible et héroïque. Je t'envoie le journal qui t'en fait un récit que je n'ai pas la force de répéter. Peut-être, en lisant cette relation, ceux qui sont avec toi, ton père et sir Richard Stone, auront-ils un souvenir de pitié pour celui que Dieu a appelé à lui.

Horace a été profondément affecté de cette perte. Il a pleuré mon père autant que je l'ai fait moi-même. Ah ! pourquoi notre première année de mariage devait-elle être marquée par le plus douloureux des événements ?

Le docteur Herbin, lui-même, en a été bien vivement touché. Pauvre docteur ! Sa bonté pour nous est inépuisable. Il est retourné à Urrugue, où il a emmené sa femme. Horace m'assure que sa mère guérira. Elle a déjà des moments de lucidité et le docteur espère qu'elle ne tardera pas à recouvrer toute sa raison. Je ne cesse de prier Dieu pour elle.

Quand te verrai-je ? Horace ne peut se faire à l'idée d'être séparé de toi. N'es-tu pas toujours sa sœur ? Il m'a promis que, si son tableau obtient une médaille d'honneur à l'Exposition de Paris, nous ferions le voyage des Etats-Unis. C'est te dire avec quelle impatience je compte les jours. Don Agustin de Rianta nous écrit du château de Balboa qu'il continue d'administrer pour toi, car je m'obstine à refuser ton sacrifice. Le bon père Anselme a succombé à la vieillesse. Sa dernière pensée a été pour la fille de Térésa de Balboa. Adieu, nous t'embrassons affectueusement et ne cessons d'avoir ton nom sur les lèvres et ton souvenir dans le cœur.

ANA.

A cette lettre que Virginie venait de lire tout haut à son père et à sir Richard était joint un numéro de la *Prensa nacional*

« Il vient de se passer à Rome, disait le journal, un drame palpitant d'intérêt dont le principal acteur est un grand d'Espagne qui a occupé, dans ces derniers temps, l'attention publique pendant plusieurs mois. On se rappelle que le duc Alexandre de Balboa, au moment même où la confiance de la reine l'appelait à diriger les affaires du pays, a tout à coup renoncé à la vie publique et s'est retiré dans un couvent en Italie. Cette résolution dont personne n'a pu pénétrer le motif, était due, croyons-nous, à des chagrins de famille, sur lesquels planera toujours un mystère. Un événement tragique a mis fin il y a quelques jours à cette existence si remplie.

« Tout le monde connaît le Ghetto, cet ancien quartier des Juifs, où règne la misère et dont l'aspect est si sordide. Ses rues étroites et sombres se changent, à la crue du Tibre, en canaux charriant une boue infecte où nagent des débris végétaux, des chiffons, des objets de toute nature abandonnés à la voracité.

« Aux petites fenêtres des maisons noircies de fumée apparaissent les visages pâles et émaciés des misérables qui habitent ce cloaque. Les yeux interrogeaient avec anxiété les eaux du fleuve qui montaient avec une rapidité menaçante. Les femmes et les enfants poussaient des cris d'épouvante. L'inondation gagnait de proche en proche. Pour pouvoir se sauver, quelques-uns avaient jeté au-dessus de la rue, d'une fenêtre à l'autre, un pont improvisé formé d'une planche fragile. Sur cette frêle passerelle s'avançaient deux jeunes filles timides, hésitantes. Derrière elles marchait leur mère, tenant dans ses bras un enfant de quelques mois. Etourdie par le cri de la foule, la pauvre femme perdit l'équilibre, glissa sur la

planche et tomba dans le vide. Lorsqu'elle reparut sur la surface boueuse, elle élevait les deux bras au-dessus de la tête, le petit enfant couvert de fange. Une barque montée par deux hommes s'approcha d'elle et parvint à la retirer du gouffre où elle s'enfonçait.

« L'homme qui venait d'accomplir cet acte généreux, était un vieillard aux cheveux blancs, vêtu de bure. Il avait à peine mis le pied sur la rive, qu'un spectacle déchirant s'offrit à ses yeux. Une femme, d'un âge très avancé, était cramponnée à un débris de toit, emporté par le courant. Epouvantée, la chevelure défaits, le visage convulsé, elle ne pouvait, tant elle était terrifiée, prononcer une parole ; mais son attitude était suppliante. Les flots roulaient avec une rapidité qui donnait le vertige. De minute en minute, on entendait craquer les lattes du faitage ; mais, quoique les parties s'en détachassent successivement, l'assemblage résistait encore. La pauvre femme n'avait d'autre moyen de salut que de monter un peu plus haut. On la voyait s'acrocher avec désespoir aux chevrons. Tout le monde comprenait que l'instant fatal n'était pas éloigné. Le faitage s'approchait de l'île du Tibre. Tout à coup il donna contre la barricade. Le choc fut terrible. La femme ne fit pas un mouvement. On l'eût crue changée en statue de pierre. Mais ses yeux hagards se clouaient sur la foule. Tous les assistants semblaient pétrifiés.

« Alors le vieillard, dont on venait d'admirer le courage, se fit attacher une longue corde aux reins. Quelques hommes vigoureux la retenaient, tandis qu'il se laissait descendre dans le fleuve. Avec une énergie et une habileté dont on connaît peu d'exemples, il manœuvra de manière à ne pas se laisser entraîner ; mais le courant était irrésistible. Tout à coup il disparut dans un tourbillon quelques secondes plus tard, il remontait à la surface, à deux ou trois brassées de la barricade ; Relever la femme qui s'était évanouie fut l'affaire d'un instant. Il détacha la corde et la ceignit autour de la taille de l'infortunée. Alors, d'une voix ferme, il cria : « Halez ! » Ceux qui retenaient la corde l'attirèrent à eux. Une minute après la femme gisait sur la rive, inanimée, mais sauvée. Tandis qu'on lui prodiguait les secours, la foule suivait, avec anxiété, les mouvements du vieillard. Il s'était assis sur le faitage, et se reposait comme s'il n'eût connu aucun danger. Quelques-uns des spectateurs cherchèrent à lui venir en aide. Mais, à ce même moment, un cri d'horreur partit de toutes les poitrines. Le vieillard, sentant le faitage s'effondrer sous son poids, s'était dressé debout. D'un bond, on le vit s'élançant sur une poutre flottante, puis sur une autre. Il espérait sans doute se rapprocher du pont ; mais il en était encore loin, quand deux grosses poutres, charriées par le choc le précipitèrent dans l'eau. Il n'eut plus la force de lutter ; soit que son énergie fût épuisée par l'effort suprême qu'il venait de faire, soit que ses membres fussent paralysés, on le vit s'enfoncer ; puis on cessa de l'apercevoir, et l'on n'entendit plus que le grondement sinistre des eaux.

« On n'a retrouvé le cadavre du vieillard que le lendemain. Les papiers, qu'il avait sur lui ne laissent aucun doute sur son identité. Le héros qui a péri victime de son dévouement n'était autre que le duc Alexandre de Balboa.

« Cet événement consterne toute la colonie étrangère à Rome. L'Espagne perd, en don Alexandre de Balboa, un de ces hommes dont le nom ne s'efface point. »

Des larmes brillèrent dans les yeux de Virginie lorsqu'elle eut cessé de lire le journal, qui glissa de ses mains sur le tapis. Sir Richard le ramassa :

—Alexandre de Balboa n'avait pas l'âme aussi gangrenée que son passé eût donné le droit de le croire, dit-il. Puisse cette bonne action avoir pesé assez dans la balance divine, pour lui obtenir de Dieu le pardon que nous lui avons accordé nous-mêmes !

FIN